

SANS PEAU

ISBN 978-2-8290-0447-6

© 2013, pour la version française

Éditions d'en bas, Rue des Côtes-de-Montbenon 30,
1003 Lausanne (Suisse)

enbas@bluewin.ch, www.enbas.ch

Samuel,

Ils m'ont dit que tu as le droit de recevoir du courrier. On va te donner ma lettre, disent-ils, sans doute après y avoir jeté un coup d'œil. Tu ne me connais pas, nous ne nous sommes jamais rencontrés. Ou peut-être que si. J'ai l'impression d'avoir entrevu ton visage, cette nuit-là, cette nuit horrible où ma maison m'a été arrachée par le feu. Il y avait un jeune pompier parmi les secouristes. Je sais bien que tu n'es pas pompier, mais ils ont dit que tu étais avec eux, que tu as donné un coup de main à ton père au moment du désastre, lorsque lui et les autres ont débarqué en pleine nuit, les sirènes déployées. Trop tard ; il n'y avait plus rien à faire. Je t'ai vu, donc, c'est possible. Tu es encore un gamin, blond, pâle, rachitique, avec des yeux trop clairs. Et toi, est-ce que tu m'as vu ? Moi qui fuyais le feu, terrorisé. Bref, admettons que nous nous connaissons. Ce n'est d'ailleurs pas essentiel, car le lien que tu as créé entre nous est beaucoup plus fort. Tu as envahi ma vie. Tu l'ignores, mais tu as surgi d'un coup dans mon histoire, tout foutu en l'air, tu as tout brûlé. Je ne sais pas si au moment d'allumer ton feu meurtrier, chaque fois que tu as déclenché ces beaux brasiers dont les journaux n'arrêtent pas de nous livrer les détails, tu t'en es rendu compte. Tu ne voyais peut-être que des flammes si poétiques qui se dressaient vers le ciel et réchauffaient la nuit. Était-ce un jeu ? Une bravade ? As-tu pensé à tous ceux qui se trouvaient là, dans les maisons ?

J'ai tout perdu dans l'incendie, Samuel. Pour toi, c'était seulement une aventure de plus, l'un de tes sept exploits. Pour moi, c'était la maison que j'avais bâtie, les murs qui m'avaient protégé.

Mon passé continuait d'y vivre. Tu imagines combien de lettres disparaissent dans un tel accident, combien de petits papiers qu'on avait gardés pour se souvenir d'un ami, d'une journée pas comme les autres, de la naissance d'un enfant ? Quand ta maison brûle, tout brûle. Tu imagines quel vide t'attend dans ces moments-là ? Non, tu n'en as pas la moindre idée. C'est pour ça que je t'écris : il faut que tu commences à y réfléchir, mon petit gars. Ils vont t'en parler, ils l'ont certainement déjà fait. Mais personne d'autre ne pourra te raconter le désastre que tu as causé dans ma vie. Oui, le désastre.

Tu penses peut-être qu'il y aura des gens heureux dans tout ça. Tu supposes que l'assurance va nous payer une maison flambant neuve et des beaux pantalons bien repassés, des pulls sans marques d'usure aux coudes. Au journal où je travaille, ils ont tout de suite fait une collecte pour me permettre de racheter le nécessaire en attendant que l'assurance mène l'enquête, que la paperasse suive son cours. J'ai acheté des habits, mais je n'arrive pas à les déplier, ils m'effraient, j'ai l'impression qu'ils ne sont pas à moi.

Ils disent que ça va passer, qu'il faut juste du temps. Qu'est-ce qu'ils en savent ? Et toi, qu'est-ce que tu en sais ? Je t'écris sur une table pourrie, en formica, dans un appartement gris que je sous-loue. Un balcon minuscule et le vrombissement des voitures en bas de l'immeuble. Ça m'épuise, chaque geste me fait sentir que je ne suis plus chez moi. Qu'il n'y aura plus de chez-moi.

Je t'écris parce que tu es coupable. Je pense qu'il serait bien pour toi de le savoir. De voir au-delà de la lumière séduisante des incendies. De voir ce que tu as fait. Je ne saurais d'ailleurs pas à qui d'autre le raconter. J'ai tout perdu.

Il y a trois ans, ma femme, Donatella. Trente-trois ans de mariage. Une femme merveilleuse qui s'en est allée sans faire de bruit d'un cancer exaspérant et lent, cruel. Je n'aurais jamais imaginé. Nous avions tout partagé depuis nos dix-huit ans, nous nous étions rencontrés à l'université, nous voulions terminer notre

vie ensemble. Mais elle est partie avant, pleine de tendresse à la fin de sa vie, c'était d'autant plus affreux. Aux derniers jours, elle souffrait tellement, elle était embrasée de l'intérieur, mais elle ne pouvait pas boire. Elle était méconnaissable, les lèvres gercées, le visage livide. Lors de ses obsèques, j'ai revu mon fils, mais il ne me parle plus depuis longtemps. Je sais, ça arrive.

Je te raconte ma vie pour te montrer à quel point je suis seul ; j'avais juste cette maison, ma tanière, mon dernier refuge. Tu m'as arraché tous les objets qui peuplaient mon vide, ce peu d'amour et d'affection qui m'était resté. Les lettres de ma femme, les photos de Piero, celles des chiens. Nous en avons eu trois. Bien sûr, c'est ridicule, mais de ne plus voir leurs photos, ou de ne plus sentir leur présence dans un tiroir, ça me blesse, je suis vidé. Il n'y a plus rien à moi, plus rien pour moi.

Je survis, Samuel, je vais au boulot presque sans y penser, tout le monde me dit que je suis brave. Ma vie continue. Mais moi j'ai l'impression d'avoir perdu un bras. Parfois je me réveille terrorisé, dans le noir, cherchant à tout prix à sauver ce qui peut l'être. Je veux m'enfuir au milieu de la nuit, en pyjama (c'est comme ça que tu m'as vu, n'est-ce pas ? et de quel droit ?), emmener des choses avec moi. Mais je n'ai rien pu mettre à l'abri, cette nuit-là, j'ai à peine eu le temps de sortir devant tout ce monde, en pyjama, oui (les pompiers m'ont dit que j'ai bien fait, c'était le bon réflexe, juste de m'enfuir). Une voisine, je crois que c'était une voisine, m'a posé une couverture sur les épaules, on m'a éloigné du chaos. Dès la nuit suivante, je dormais à l'hôtel. Puis ici.

Voilà, maintenant tu sais : c'est toi qui l'as fait, c'est de ta faute. Est-ce que quelqu'un t'a dit que tu es un monstre ? Ou est-ce qu'ils t'ont tout de suite envoyé un psy compatissant qui va essayer de comprendre le pourquoi du comment ? S'ils trouvent une explication, je ne veux pas la connaître, je m'en fous, je voulais que tu le saches.

Carlo